

Frédéric Plessis : un écrivain brestois à redécouvrir

Yann MORTELETTE

Frédéric Plessis est né à Brest le 3 février 1851, d'un père médecin de la Marine et d'une mère appartenant à la bourgeoisie guingampoise. Il habite rue du Château jusqu'à l'âge de treize ans ; puis sa famille déménage pour Paris. En 1870, il revient à Brest faire des études de médecine et se retrouve engagé pour cinq ans dans les équipages de la Flotte lorsque la guerre franco-prussienne éclate¹. Son recueil *La Couronne de lierre* (1921) contient un très beau poème de 144 vers intitulé « Brest », dans lequel il se remémore son enfance dans la Cité du Ponant ; il y exprime toute sa tendresse pour la ville qui a forgé sa personnalité :

Vieux Brest, dure cité militaire et marine
Debout en sentinelle à l'extrême Occident !
Ton souffle froid que, jeune, aspira ma poitrine
Après un demi-siècle y demeure obsédant.

[...]

On dirait que ta brume en mon âme persiste
Quand, depuis nos adieux, un si long temps a fui ;
Et pour toujours ton ciel de rêve et ta mer triste
M'ont fait triste comme elle et rêveur comme lui².

À l'en croire, la physionomie mélancolique de Brest serait à l'origine de son âme de poète. Dans ses vers, Plessis montre aussi le visage joyeux de la ville, en évoquant de façon pittoresque la rue de Siam, avec les marins en cols bleus et les vendeurs de fraises de Plougastel. En 1883, il se marie avec une Normande, qu'il emmène peu après en voyage à Brest et dans le Finistère Nord, sur les lieux de son enfance.

Un lien posthume rattache Frédéric Plessis à sa ville natale : en 1977, la majeure partie de ses archives littéraires a été déposée à la bibliothèque municipale. En 2008, l'inventaire et le classement du fonds Plessis ont été entrepris afin de le rendre accessible au public ; ce

¹ « Vous me demandez, mon ami, ce qu'ont fait de moi les derniers événements : engagé *pour CINQ ans* dans les équipages de la flotte... Comme je suis en même temps élève chirurgien, c'est à l'hôpital et à l'amphithéâtre que je passe tout mon temps. » (Lettre de Frédéric Plessis à Anatole France, Brest, 25 février 1871 ; bibliothèque du Parlement d'Athènes, fonds Jean Psichari, lettre n° 5, f. 1. C'est Plessis qui souligne.)

² Frédéric Plessis, « Brest », v. 5-8 et 13-16, dans *La Couronne de lierre* [1921], nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions de la *Revue des poètes*, 1937, p. 27-28.

travail, mené par Maëlle Venneuguès, a duré jusqu'en mai 2011. Le fonds Plessis, dont le catalogue est désormais consultable en ligne sur le site de la bibliothèque, contient des manuscrits de travail qui permettent de comprendre la genèse des poèmes et des romans de l'écrivain ; on y trouve aussi quelques œuvres inédites et d'innombrables lettres, qui constituent une mine de renseignements pour l'histoire littéraire.

Frédéric Plessis est mort à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale, le 29 janvier 1942, cinq jours avant ses quatre-vingt-onze ans. En 2012, on a commémoré le soixante-dixième anniversaire de sa disparition : ses œuvres font désormais partie du domaine public et peuvent être citées ou rééditées librement, ce qui facilite leur redécouverte.

Plessis est un auteur tardif : il a trente-six ans lorsque paraît le premier de ses quatre recueils, *La Lampe d'argile* (1887), et quarante-cinq au moment de la publication du premier de ses huit romans, *Angèle de Blindes* (1896). Ses autres recueils sont *Vesper* (1897), *Gallica* (1904) et *La Couronne de Lierre* (1921 ; 2nde éd. augmentée, 1937). Son œuvre poétique témoigne de la complexité des mouvements littéraires qui s'entrecroisent à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle : l'héritage du Parnasse s'y mêle au néo-classicisme de l'École romane, et la tradition humaniste aux poèmes engagés politiquement et religieusement. La prédilection de Plessis pour l'élégie, qu'il considère comme « le plus délicat, le plus passionné, le plus vivant de tous les genres³ », a contribué à l'éloigner de l'esthétique parnassienne, même s'il a toujours conservé le culte de la versification régulière. Voici comment Gustave Lanson, promoteur de l'histoire littéraire comme méthode d'analyse critique, explique l'évolution de Plessis au moment de la publication des *Poésies complètes* en 1904 :

Les poésies de M. Plessis sont une des dernières productions du Parnasse ; elles en marquent l'arrière-saison. Elles sont pleines de reflets de Leconte de Lisle, Heredia, Coppée, Anatole France ; mais à travers ces reflets qui viennent d'une analogie intime de nature, passe l'originalité du poète, faite de mélancolie, de douceur, de précision archéologique et de conscience raisonneuse. Je pense surtout au premier recueil, *La Lampe d'argile*, où il y a des traductions, des imitations exquises des élégiaques latins : M. Plessis est un pur Latin, pas du tout un Grec. Dans les recueils ultérieurs s'accomplit son évolution : l'épicurien voluptueux et sceptique, invité d'ailleurs par ses amis romains courtisans d'Auguste et par les images de Rome impériale, renie l'idéal parnassien, ramène sa poésie à l'actualité, et, n'ayant pas d'Auguste ni de César à chanter, pleure du moins les avortements d'empire et de césarisme, pleure le prince impérial⁴, pleure le

³ Frédéric Plessis, « Préface », texte inédit daté « Paris, 1879 » et conservé dans le fonds Plessis de la bibliothèque municipale de Brest sous la cote F PLE 8-225 (f. 4).

⁴ Allusion au poème « *Julium sidus* » dans *Gallica* ; Frédéric Plessis, *Poésies complètes*, Paris, Albert Fontemoing, 1904, p. 324-328. Dans ce poème, dont le titre latin est emprunté à Horace (*Odes*, livre I, XII, v. 47), Plessis exprime sa tristesse à la mort du fils de Napoléon III, le prince Eugène-Louis Napoléon Bonaparte, qui s'était engagé dans l'armée britannique et qui fut tué par les Zoulous en 1879. Il abordera à nouveau ce sujet dans un sonnet de *La Couronne de lierre*, « Campden-Place » (*op. cit.*, p. 120).

général Boulanger⁵ ; célèbre, comme Horace, les forces de conservation nationale, la religion, l'armée [...]⁶.

Dans de nombreux poèmes, Plessis s'est plu à décrire la beauté des paysages de Bretagne, qu'il qualifie de « jardin naturel ceint d'un âpre rivage⁷ » dans le poème « Douarnenez ». Il a également consacré de beaux poèmes à la Normandie, la région de sa femme, ainsi qu'à l'Auvergne, où il a préparé sa licence de lettres de 1877 à 1878. En 1887, l'Académie française lui a décerné le prix Archon-Despérouses pour *La Lampe d'argile* ; et en 1939, elle l'a récompensé de la seconde édition de *La Couronne de lierre* en lui offrant le prix Paul Verlaine.

Son premier roman, *Angèle de Blindes*, tout en comportant une forte dimension autobiographique, rappelle beaucoup *M^{me} Bovary*. L'action se déroule dans un petit village de Normandie ; Angèle lit des livres défendus au couvent ; plus tard, elle cède à un jeune homme prénommé Léon ; elle goûte quelques instants de bonheur avec lui dans un garni à Paris ; puis elle se laisse contaminer par la typhoïde pour cacher son déshonneur. Mais à la différence de l'héroïne de Flaubert, cette femme de nature sensuelle a un sens du sacrifice qui la relève moralement. Les autres romans de Plessis sont consacrés eux aussi au thème de l'amour, et ils ont souvent pour cadre la Basse-Normandie, comme *Saint-Exupère-les-Châsses* (1911) ou *Caroline Gévrot* (1923), qui s'inspirent directement de Bénvy-sur-Mer, petit village près de Caen, où l'écrivain possède un élégant manoir. En 1904, Plessis reçoit le prix Montyon pour son roman *Le Chemin montant*, et en 1909 le prix Née pour l'ensemble de son œuvre. À la mort de l'historien Émile Gebhart en avril 1908, il pose sa candidature à l'Académie française ; mais il ne recueille que trois voix contre vingt à Raymond Poincaré lors de l'élection du 18 mars 1909. Le 27 novembre 1921, Charles Le Goffic lui remet la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Plessis sera promu officier le 3 février 1939, le jour anniversaire de ses quatre-vingt-huit ans.

Cet homme de lettres a été également un très grand latiniste. En 1886, il a soutenu à la Sorbonne, sous la direction d'Eugène Benoist, une thèse sur les *Élégies* de Propertius. Maître de conférences à Poitiers (1881-1884), à Caen (1884-1887), à Bordeaux (1887-1891), à Lyon (1891-1892), puis à l'École normale supérieure (1892-1904), où il est le collègue de

⁵ Allusion au sonnet « *In memoriam* », dans *Gallica ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 331. Plessis a également écrit un long poème « Au général Boulanger », qu'il n'a pas recueilli dans ses œuvres, mais dont la bibliothèque municipale de Brest conserve une version inachevée (fonds Plessis, cote : F PLE 8-40).

⁶ Gustave Lanson, « Frédéric Plessis. – *Poésies complètes : La Lampe d'argile, Vesper, Gallica* », *Revue universitaire*, 15 octobre 1904 ; article conservé dans le fonds Plessis de la bibliothèque municipale de Brest sous la cote F PLE 8-293.

⁷ Frédéric Plessis, « Douarnenez. II », v. 17, dans *La Lampe d'argile ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 40.

Ferdinand Brunetière, le directeur de la *Revue des deux mondes*, il termine sa carrière à la Sorbonne, où il occupe la chaire de poésie latine en tant que professeur-adjoint pendant dix-huit ans, de 1904 à 1922, sans jamais être nommé professeur en titre. Il a laissé des *Études critiques sur Properce et ses élégies* (1884), un *Traité de métrique grecque et latine* (1889), une magistrale histoire de la poésie latine (*La Poésie latine. De Livius Andronicus à Rutilius Namatianus*, 1909), des éditions de Térence, d'Horace et de Virgile, ainsi qu'un recueil d'épithames latines.

Ses travaux d'érudition l'ont aidé à oublier son amour pour une jeune femme que ses parents refusaient qu'il épouse. Le 8 août 1876, il confie à Anatole France : « Je fais du latin tant que je puis, car en dehors de ces moments-là, je passe mon temps à me comprimer le cœur⁸. » Le 18 septembre, il trace les lignes de sa future carrière :

Je dois faire ma licence et mon doctorat ès lettres, devenir un spécialiste très-fort dans un genre d'études très-restreint, tâcher d'entrer à la *Revue des deux mondes*, d'y faire des études antiques et de la critique littéraire contemporaine à un point de vue classique intelligent. [...] Une chaire, si je peux ; une Revue un jour ou l'autre ; c'est tout ce que je demande, si un projet plus cher demeure à tout jamais irréalisable⁹.

N'ayant pu réaliser le mariage d'amour qu'il espérait, il est devenu le grand latiniste qu'il avait annoncé. Son ami Anatole France s'est inspiré de lui pour créer le personnage de Lucien Bergeret, le héros de la tétralogie romanesque *Histoire contemporaine* (1897-1901) : Bergeret, lui aussi maître de conférences en latin dans une faculté de province, puis à Paris, est un spécialiste à l'autorité reconnue, qui cache sous son érudition un incurable pessimisme et une amertume intime.

Comme critique littéraire, Frédéric Plessis a publié de nombreux comptes rendus dans diverses revues. En 1880, il a rédigé chaque semaine des « Causeries littéraires » dans le quotidien *La Presse* ; et de 1902 à 1903, il a été chroniqueur de la revue *Minerva*. Comme il en avait exprimé le souhait à Anatole France dans la lettre du 18 septembre 1876, il a même eu sa propre revue, puisqu'il a été l'un des directeurs du *Bulletin critique* de 1907 à 1909. Une série de conférences en Écosse lui a valu d'être nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Glasgow le 24 avril 1911. Deux ans plus tard, une autre série de conférences l'a conduit en Belgique.

⁸ Frédéric Plessis à Anatole France, Plougasnou, 8 août 1876 ; bibliothèque du Parlement d'Athènes, fonds Jean Psychari, lettre n° 19, f. 4.

⁹ Frédéric Plessis à Anatole France, Guingamp, 18 septembre 1876 ; *ibid.*, lettre n° 21, f. 4.

Cet écrivain aux multiples facettes mérite d'être mieux connu. Frédéric Plessis est en effet un homme paradoxal : c'est un poète antiquisant qui écrit des romans réalistes ; un Parnassien qui compose des élégies et des poèmes engagés ; un latiniste bardé d'érudition qui épanche son cœur blessé dans son œuvre littéraire ; « un Breton citoyen de Rome », pour reprendre l'expression de Charles Le Goffic¹⁰. Il a été aussi l'ami intime d'Anatole France, avant de se lier avec Maurice Barrès, Charles Maurras¹¹, Jacques Bainville et Léon Daudet. Le 25 février 1871, il explique à France : « Je viens d'arborer à Brest le drapeau du socialisme ; j'y propage les idées de Louis Blanc¹² » ; mais en 1898 il adhère à la Ligue de la Patrie française, puis il fréquente les milieux nationalistes de l'Action française et publie en feuilletons, dans le journal du mouvement, ses romans *Caroline Gévrot*, *Saint-Exupère-les-Châsses* et *Rose et Rosine*, respectivement en 1931, 1933 et 1938. Son évolution politique réserve autant de surprises que son évolution littéraire¹³.

Frédéric Plessis a également joué un rôle important dans l'histoire littéraire de son temps. Poète breton et intellectuel parisien, il a servi de relais entre l'avant-garde littéraire de la capitale et les écrivains régionalistes. Au début des années 1870, il rejoint les poètes et les peintres paysagistes qui se retrouvent à Douarnenez chaque été. En 1873, c'est lui qui aide Mallarmé à trouver un logement au Conquet. C'est lui aussi qui met en relation les principaux poètes du Parnasse – Leconte de Lisle, José-Maria de Heredia, Léon Dierx, Catulle Mendès, François Coppée – avec les écrivains qui ont contribué au renouveau celtique – Louis Tiercelin, Charles Le Goffic, Anatole Le Braz, et plus tard le poète et romancier Auguste

¹⁰ Charles Le Goffic, « Un Breton citoyen de Rome (Frédéric Plessis) », *L'Âme bretonne*, troisième série, Paris, Honoré Champion, 1910, p. 180-187 ; rééd. Cressé, Éditions des Régionalismes, 2011, p. 97-101. Déjà, en 1897, Gaston Deschamps avait présenté Plessis comme « un Breton latinisé, un Gallo-Romain » (« M. Frédéric Plessis. (*La Lampe d'argile*. – *Vesper*) », article probablement paru dans *Le Temps* au printemps de 1897 et conservé dans le fonds Plessis de la bibliothèque municipale de Brest sous la cote F PLE 8-297).

¹¹ Frédéric Plessis et Charles Maurras se sont rencontrés dans le salon d'Anatole France au début de 1891 (voir Charles Maurras, « Le Poète Frédéric Plessis », *L'Action française*, 21-22 février 1942, p. 2).

¹² Frédéric Plessis à Anatole France, Brest, 25 février 1871 ; bibliothèque du Parlement d'Athènes, fonds Jean Psichari, lettre n° 5, f. 4.

¹³ En 1904, un échoier de *L'Humanité* rappelle que, dans *La Lampe d'argile*, en 1887, le poème « Italie » comportait les vers suivants :

Mère des citoyens et mère des poètes,
Ton histoire a bercé mon cœur républicain.

Il ajoute que le poème a certes été repris sous le titre « *Itala tellus* » dans les *Poésies complètes* en 1904, mais que les vers de 1887 ont été transformés ainsi :

Mère des généraux et mère des poètes,
Tu fis entre tes bras tenir le cœur humain.

(La Voie ordinaire, « Échos. Un poète patriote », *L'Humanité*, 4 juin 1904, p. 1.)

Dupouy, qui a été son élève à l'École normale supérieure, avant de devenir son plus proche disciple.

Par sa naissance en 1851, Plessis a fait le lien entre deux générations d'écrivains, celle des Parnassiens, nés vers 1840, et celle des écrivains néo-classiques de la fin du siècle, nés dans les années 1850 et 1860. Ami de l'helléniste Jean Psichari et de l'italianiste Pierre de Nolhac, il partage les idées esthétiques de plusieurs poètes de l'École romane, comme Jean Moréas, Ernest Raynaud et Charles Maurras. Il fait l'éloge de l'idéalisme mystique de Maurice Bouchor dans un sonnet de *Vesper*. Par sa longévité, il a été le représentant de la poésie et du roman traditionnels de la fin du XIX^e siècle auprès des écrivains de la première moitié du XX^e siècle. Pendant l'Entre-deux-guerres, il a transmis à ses contemporains un témoignage direct sur de grands auteurs comme Leconte de Lisle, Heredia, Mallarmé, Verlaine, France ou Barrès à travers des articles, des entretiens et des conférences. Son opinion sur Baudelaire témoigne du point de vue classique à l'aune duquel il juge la modernité :

J'admire Baudelaire parce qu'il a fait de beaux vers pleins de nombre et de pensée, caractérisant ce dont il parle par des traits essentiels et par l'image, dans une langue oratoire, en un mot, des vers de la meilleure tradition française. Qu'il y mêle d'autres vers cassés, gauches et de goût malsain, je le déplore ; il avait le souffle court¹⁴ et tombait dans l'erreur de l'originalité volontaire ! Le « frisson nouveau¹⁵ » non seulement ne me touche pas, mais il me déplaît ; j'en suis quitte pour ne lire chez lui que ce qui m'enchant, pour ne retenir de ses vers que ceux que j'aime. Il y en a beaucoup, et je les aime et admire beaucoup¹⁶.

Lorsque Frédéric Plessis meurt en 1942, la guerre éclipse sa disparition. Les orientations de la littérature d'après-guerre font oublier cet écrivain resté fidèle aux traditions esthétiques du XIX^e siècle. En 1951, quelques articles commémorent cependant le centenaire de sa naissance ; et l'Institut catholique de Paris organise le 9 décembre, à l'initiative d'Eugène Langevin, une cérémonie d'hommage présidée par Léon Bérard et Henry Bordeaux. Jusqu'à sa mort en 1967, Auguste Dupouy veille à entretenir le souvenir de son maître : avec l'aide de Georges-Michel Thomas, directeur des *Cahiers de l'Iroise*, il obtient qu'une rue portant le nom de Frédéric Plessis soit inaugurée à Brest le 23 mai 1960. Mais aucun livre ni

¹⁴ À vingt ans, Plessis estimait au contraire que la brièveté baudelairienne était une qualité, comme l'indique sa lettre à José-Maria de Heredia du 27 septembre 1871 (voir ci-dessous p.).

¹⁵ Formule par laquelle Hugo définissait l'apport de Baudelaire à la poésie du XIX^e siècle : « Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre. Vous créez un frisson nouveau. » (Lettre de Victor Hugo à Charles Baudelaire, 6 octobre 1859, dans *Théophile Gautier par Charles Baudelaire. Notice littéraire précédée d'une lettre par Victor Hugo*, Poulet-Malassis et De Broise, 1859, p. I-III.)

¹⁶ *Le Cinquantenaire de Charles Baudelaire*, textes réunis et préfacés par Ernest Raynaud, Paris, Maison du Livre, 1917, p. 107.

aucune thèse n'ont été consacrés à l'écrivain. Ses œuvres n'ont jamais été rééditées ; ses archives ainsi que son immense correspondance sont restées inexploitées. Il était temps de redécouvrir cet écrivain brestois et de revisiter son œuvre.

Les études regroupées dans ce volume prolongent le colloque sur Frédéric Plessis qui s'est tenu à l'Université de Brest le 1^{er} juin 2012. Les six premières s'intéressent principalement au poète et à l'humaniste. Maëlle Venneuguès retrace l'histoire du fonds Plessis de la bibliothèque municipale de Brest et en présente le contenu, qu'elle compare aux autres fonds Plessis des collections publiques, afin de montrer son apport essentiel à la connaissance de la vie et de l'œuvre de l'écrivain. S'appuyant sur le manuscrit autographe du poème « Brest », ainsi que sur deux romans inédits, *Indépendante* et *Une attaque de diligence*, qui se trouvent également dans le fonds de la bibliothèque de Brest, elle souligne l'influence que la ville natale de Plessis a exercée sur son œuvre poétique et romanesque.

Edgard Pich établit un répertoire des strophes et des mètres utilisés par Plessis dans son œuvre publiée ; il constate que le poète a choisi d'employer une versification très normée, dans laquelle les quatrains d'alexandrins prédominent et d'où les mètres impairs sont bannis : la plus grande audace que se permet Plessis est l'usage du vers libre classique dans un poème de *La Couronne de lierre*, « *Fortuna manens* ». Edgard Pich montre ensuite que l'opinion de Plessis sur la métrique d'Horace reflète sa propre conception du vers français ; il cite *in extenso* la réponse de l'écrivain à une enquête sur la prosodie dans *La Muse française* du 10 mai 1924, texte important qui révèle sa conception de la poésie.

Marie-France de Palacio s'intéresse également aux liens entre les poèmes de Plessis et ses travaux d'érudition latine : elle compare quatre des six « Épitaphes » de *Gallica* à leurs modèles antiques, publiés par Plessis dans son recueil d'*Épitaphes* latines en 1905. Les épitaphes latines que Plessis a choisies de transposer en alexandrins reflètent une vision de l'Antiquité qui va à rebours de celle de ses contemporains.

Dans notre étude sur Plessis et le Parnasse, nous avons d'abord rappelé ce qui le rattachait à ce mouvement, en utilisant notamment ses lettres inédites à José-Maria de Heredia ; puis, afin d'expliquer son changement d'esthétique dans *Vesper* (1897) et dans *Gallica* (1904), nous avons comparé son itinéraire intellectuel à celui de François Coppée, autre Parnassien dissident. Une raison sentimentale a conduit Plessis à adopter le lyrisme impersonnel des Parnassiens : son inavouable amour pour Amélie Mélot. Ses poèmes antiques ont une inspiratrice contemporaine, qui est aussi à l'origine de sa décision de consacrer une

thèse aux *Élégies* de Properce. En 1883, son mariage avec Berthe Le Carpentier, sa « Muse nouvelle », l'a fait renouer avec le lyrisme personnel.

Mais la rupture de Plessis avec le Parnasse était beaucoup plus ancienne, comme en témoigne la lettre qu'il a envoyée à Anatole France le 20 juin 1871 et que Michael Pakenham a retrouvée à la Bibliothèque nationale : Plessis y commente les jeunes poètes qui ont contribué au deuxième *Parnasse contemporain*, tout en déclarant vouloir se distinguer d'eux, parce qu'il ne les juge pas assez novateurs. Ce désaveu de l'avant-garde poétique et cette envie de nouveauté absolue ont invité Michael Pakenham à établir un parallèle entre cette lettre et celle du Voyant, que Rimbaud a adressée à Paul Demeny un mois plus tôt.

C'est également à une lettre que recourt Jean-Luc Steinmetz pour évoquer les relations entre Plessis et Mallarmé : de Douarnenez, le 26 août 1873, Plessis écrit à Mallarmé qu'il est heureux de le savoir bien installé au Conquet grâce à sa mère et lui. Jean-Luc Steinmetz commente cette lettre et la contextualise en faisant revivre l'atmosphère qui régnait à Douarnenez, où peintres et poètes se retrouvaient chaque été. Tandis que Mallarmé était alors vraisemblablement en train d'ébaucher le *Coup de dés*, Plessis continuait de composer des poèmes de facture traditionnelle : à ces divergences d'esthétique s'ajouta l'affaire du troisième *Parnasse contemporain*, dont Mallarmé allait être exclu notamment à cause d'Anatole France, l'ami de Plessis.

Les cinq études réunies dans la deuxième partie font découvrir le talent de prosateur de Plessis à travers ses romans et ses lettres. Jean-Louis Meunier analyse *Angèle de Blindes*, le premier roman publié par Plessis, qu'il compare d'abord à *La Princesse de Clèves*, puis à *Henriette* de François Coppée. Il s'intéresse à la portée sociale de l'œuvre, dont il souligne, à l'instar de Ferdinand Brunetière, les idées progressistes, en particulier au regard de la condition féminine.

Dans *Le Mariage de Léonie*, publié un an après *Angèle de Blindes* dans une collection « Pour les jeunes filles », Alain Monot voit en revanche un roman conformiste, qui donne une vision dégradante de la femme. L'héroïne lui semble dépourvue de tout sentiment de révolte contre le sort que lui réserve la société. Sans doute les deux premiers romans de Plessis ne s'adressent-ils pas au même public, ce qui peut expliquer que le second soit moins contestaire que le premier¹⁷. Mais en prénommant son héroïne Léonie et en la dotant d'« yeux de joli

¹⁷ Dans son compte rendu d'*Angèle de Blindes*, Louis Tiercelin souligne le caractère subversif de l'œuvre :

Ce roman n'est pas écrit pour les jeunes filles. [...] Il y a là des pages de premier ordre où toute la tendresse pour l'amour et toute la pitié pour la faute et toute la douleur pour la mort enveloppent la fin de l'amoureuse, de la coupable et de la morte.

fauve, doux et farouches¹⁸ », Plessis ne comptait probablement pas faire d'elle une femme soumise : prête à « venger le coup de fouet donné à sa jument par un soufflet sur la joue de son téméraire sauveur¹⁹ », ainsi qu'à lui opposer « un refus sec et sans ménagement²⁰ » lorsque ce jeune aristocrate la demande en mariage, Léonie de Kerdréoret préfère épouser « le fils d'un paysan²¹ », dont la simplicité et la droiture l'ont touchée davantage. « Il ne faut pas se faire l'esclave des préjugés²² », avait déclaré M^{me} de Vaujalley à son fils Adrien, lorsqu'il hésitait à demander la main de la jeune fille à cause de son passé de demoiselle de magasin. Pour mieux comprendre les intentions de Plessis dans *Le Mariage de Léonie*, il conviendrait de s'intéresser à la dédicataire de l'œuvre, M^{lle} Mary Breen, auteur de *Mayotte*, roman publié dans la même collection « Pour les jeunes filles » en 1898. Plessis a écrit pour elle un poème très tendre, « À mademoiselle Mary Breen », daté du 23 juillet 1904 et dans lequel il se dit son « vieux professeur²³ ». Quant à elle, elle a composé plusieurs poèmes d'amour enflammés, adressés à un homme et qui se trouvent dans le fonds Plessis de la bibliothèque de Brest ; elle y évoque tout à la fois une relation charnelle et un amour impossible²⁴, en citant à l'occasion des vers de Properce en épigraphe²⁵. Que se disaient donc Frédéric Plessis et Mary Breen sous couvert de leurs romans « Pour les jeunes filles » ?

Marie Flament consacre son attention au cinquième roman de Plessis, *Caroline Gévrot*, dont elle cherche à élucider les mystères de la narration. Elle montre que le château où se déroule l'action a pour modèle celui de Tournebut, près de Bénédic-sur-Mer, où les Plessis possédaient un manoir ; elle révèle également que la source la plus probable du roman est un livre de Georges Lenôtre, *La Chouannerie normande au temps de l'Empire*, qui a pour cadre un autre château de Tournebut, situé dans l'Eure. Elle observe que les lectures de l'héroïne

Peut-être y a-t-il, dans cette douleur et cette pitié et cette tendresse, autre chose qu'un épanchement du cœur de l'artiste ; on dirait qu'il s'y mêle comme une volonté de thèse que l'abbé Pernat semble mettre en lumière à la dernière page du livre : *Il n'est point de péché qui ne puisse être remis*. Et *celui-là* n'est pas plus irrémissible que la colère, la gourmandise, l'orgueil, la paresse, l'avarice et l'envie. Le monde a tort de damner pour ces fautes-là. [Article conservé dans le fonds Plessis de la bibliothèque municipale de Brest sous la cote F PLE 9-32.]

¹⁸ Frédéric Plessis, *Le Mariage de Léonie*, troisième édition, Paris, Armand Colin, 1923, p. 30.

¹⁹ *Ibid.*, p. 73.

²⁰ *Ibid.*, p. 185.

²¹ *Ibid.*, p. 218.

²² *Ibid.*, p. 97.

²³ Frédéric Plessis, « À Mademoiselle Mary Breen », v. 8 ; bibliothèque municipale de Brest, fonds Plessis, ms. F PLE 8-273.

²⁴ [Mary Breen], « *Quel que soit notre amour...* », sonnet daté du 25 juillet 1896 ; *ibid.*, ms. F PLE 5-26.

²⁵ [Mary Breen], « *Ô toi qui ne peux plus m'aimer...* », sonnet précédé d'une épigraphe de Properce ; *ibid.*, ms. F PLE 5-28. Voir également le sonnet « Soirée au jardin », daté du 3 juin 1892, au verso d'une lettre incomplète où l'on lit : « Répondez-moi vite et je tâcherai de vous écrire encore une fois avant l'examen, je vous fixerai la date alors. / Je vous embrasse mille fois. [...] / à vous de tout cœur / Mary. » *Ibid.*, ms. F PLE 5-27.

influencent le récit de ses mémoires, dont le caractère fictif devient dès lors manifeste : par la modernité de sa narration, *Caroline Gévrot* annonce déjà le Nouveau Roman.

Comme *Angèle de Blindes* et *Le Mariage de Léonie*, *Caroline Gévrot* se passe en Normandie, terre d'adoption de Plessis, dont les romans ont une forte composante autobiographique. Dans « Les Héroïnes de mes romans », dizain inédit daté du 24 mars 1928, l'écrivain dévoile que ses personnages féminins sont les incarnations de sa Sylphide :

Filles de ma pensée et filles de mon cœur,
 Libres de vos destins d'orage et de langueur,
 Camille, Léonie, Angèle, Caroline,
 Marie-Armande, Élise, Émilie et Rosine,
 Des bords de la lumière où vous mena ma main
 Descendez dans la nuit où je viendrai demain[.]
 Toutes vous ressemblant et toutes différentes,
 Vous allez me fêter de vos ombres errantes[.]
 Qui d'un pâle sourire et la tristesse au front
 Pour l'éternel oubli demain m'accueilleront²⁶.

Jean Balcou s'appuie sur les lettres de Plessis à Anatole France et à Jean Psichari qu'il a retrouvées à la bibliothèque du Parlement d'Athènes pour retracer l'histoire de leur amitié. À France, Plessis confie ses peines amoureuses et ses premiers poèmes ; mais on ne connaît pas les réponses de France. En revanche, grâce aux lettres de Psichari à Plessis conservées à la bibliothèque municipale de Brest, Jean Balcou rétablit leur correspondance croisée depuis leur rencontre en 1879 jusqu'à la mort de Psichari en 1929 ; il en complète les lacunes à l'aide de la correspondance de leur ami commun Pierre de Nolhac. Dans leurs lettres, Plessis et Psichari échangent non seulement leurs points de vue de latiniste et d'helléniste sur des questions de philologie, mais aussi leurs avis sur leurs œuvres littéraires respectives. Malgré leurs divergences politiques lors de la crise boulangiste et de l'affaire Dreyfus, leur amitié perdura un demi-siècle.

Jean-Pierre Dupouy, qui possède une centaine de lettres adressées par Plessis à son grand-père Auguste Dupouy de 1898 à 1941, commente les idées poétiques et politiques dont Plessis fait part à son disciple. Élève de Plessis à l'École normale supérieure à partir de 1893, Auguste Dupouy était comme lui originaire du Finistère. Plessis désapprouve avec humour les audaces symbolistes des poèmes de Dupouy et il lui expose les fondements sociaux de son culte de la Règle, mais il ne cherche pas à le convertir à ses opinions politiques, qu'il lui communique parfois. On découvre que son engouement pour les Latins et ses diatribes contre les Grecs ont partie liée avec sa réaction patriotique à l'égard de l'Allemagne.

²⁶ Frédéric Plessis, « Les Héroïnes de mes romans » ; bibliothèque municipale de Brest, fonds Plessis, ms. F PLE 8-206, f. 55.

La troisième partie comporte plusieurs documents inédits dont nous avons établi le texte et que nous avons annotés. Elle fait d'abord connaître une « Préface », datée « Paris, 1879 », que Plessis a rédigée pour un recueil de vers inconnu, ébauche probable de *La Lampe d'argile* publiée en 1887. Ce texte de sept pages se trouve dans le fonds Plessis de la bibliothèque municipale de Brest. Le poète y prend ses distances avec le Parnasse, dont il remet en cause l'unité idéologique. Il reproche aux poètes de ce mouvement leur mépris pour le genre élégiaque, en observant toutefois que « les Parnassiens ont dédaigné l'Élégie beaucoup moins en pratique qu'en théorie ». Il rend hommage à leur volonté de préserver la pureté de l'art et déclare partager leur culte de la règle en matière de versification. Il présente ensuite son recueil comme « le travail immédiat de sept années environ », ce qui indique qu'il comptait y rassembler des poèmes composés entre 1872 et 1879, donc postérieurs au changement radical dont il fait part à Anatole France le 20 juin 1871²⁷. L'architecture de l'œuvre était fondée sur l'ordre chronologique de la rédaction des poèmes ; « le caractère autobiographique du livre m'en faisait une loi », explique le poète, qui ajoute :

Ce même caractère m'a fait répandre dans tout le volume les poèmes antiques au lieu de réunir en faisceau les poèmes grecs d'une part, les poèmes romains de l'autre, et enfin les poèmes modernes. J'ai préféré qu'on pût suivre la marche des préoccupations intellectuelles en même temps que celle des sentiments.

À la différence de Vigny, distinguant poèmes antiques et poèmes modernes dans son recueil de 1822, Plessis opte pour une organisation reflétant son évolution personnelle, soulignant ainsi le lyrisme impersonnel de ses poèmes grecs et romains : le Parnasse influence encore sa poétique. Huit ans plus tard, dans *La Lampe d'argile*, il procédera au contraire à des regroupements, comme l'attestent les titres des sections « La Couronne aganippide », « Vers modernes », « Retour vers l'antique » et « Poèmes romains ». L'ordre de ces sections ne suit cependant pas le cours de l'Histoire et témoigne probablement de l'évolution intellectuelle et sentimentale du poète : en l'absence de préface à *La Lampe d'argile*, c'est du moins ce que laisse penser la « Préface » de 1879.

La troisième partie présente ensuite la correspondance de José-Maria de Heredia et de Frédéric Plessis : onze lettres (quatre de Heredia et sept de Plessis), écrites de 1871 à 1904 et conservées à la Bibliothèque nationale, à la bibliothèque de l'Institut de France et dans des collections privées. Cette correspondance est très lacunaire : pour la période allant de 1880 à 1905, date de la mort de Heredia, on ne dispose que de quatre lettres. Plessis avait fini par décider de ne garder qu'exceptionnellement les lettres qui lui étaient adressées, comme il le

²⁷ Voir ci-dessous p.

confie à Auguste Dupouy en 1902²⁸ ; et Heredia reconnaît avoir égaré deux lettres de Plessis en 1888²⁹. S'il y a peu de chances pour que l'on retrouve de nouvelles lettres de Plessis à Heredia, l'inverse est en revanche très probable. Deux des quatre lettres de Heredia à Plessis se trouvent dans le fonds Pierre de Nolhac à la Bibliothèque nationale, Plessis communiquant souvent à ses amis les lettres qu'il recevait et où il était question d'eux : d'autres fonds sont ainsi susceptibles de contenir des lettres adressées à Plessis. Quant aux deux autres lettres, elles ne se trouvent pas à la bibliothèque municipale de Brest, parmi les archives venant de Charlotte Plessis ; elles appartiennent à des collections privées et ont été acquises lors de ventes d'autographes : sans doute faisaient-elles partie des papiers de Plessis que possédait l'un de ses autres enfants, vraisemblablement Édouard³⁰. Il est donc possible que d'autres lettres reçues par Plessis resurgissent lors de ventes, de même que certains livres de sa bibliothèque : Heredia n'a pas pu ne pas offrir un exemplaire dédicacé des *Trophées* à son ami, qui le remercie chaleureusement de l'envoi du premier tome de la *Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* en 1877 et de l'envoi de *La Nonne Alferez* en 1894 ; or la bibliothèque municipale de Brest, qui détient de nombreux ouvrages ayant appartenu à Plessis, ne conserve pas cet exemplaire.

Les premières lettres de Plessis à Heredia contiennent d'intéressantes considérations techniques sur l'art des vers. Le poète débutant soumettait ses essais au sonnettiste chevronné, qui les corrigeait ; dans ses lettres, il remercie son correspondant de ses conseils et lui en demande d'autres sur les nouveaux poèmes qu'il compose : on découvre ainsi deux poèmes inédits que Plessis n'a pas recueillis dans ses œuvres publiées, mais qui permettent de mieux comprendre son évolution poétique. Cette correspondance révèle également l'opinion de Plessis sur les poèmes de Heredia et sur ceux de plusieurs de leurs amis, comme François Coppée, Léon Dierx, Ernest d'Hervilly et surtout Mallarmé. Les lettres du 6 avril 1894 et d'avril 1897 attestent que Plessis fréquentait le salon de Heredia rue Balzac : les conversations de vive voix, dont il ne reste trace, ont dû concurrencer les échanges épistolaires, dont elles expliquent certaines lacunes.

Une série de notes inédites sur Leconte de Lisle et son œuvre terminent la troisième partie de ce volume. Il s'agit de vingt-trois feuillets conservés à la bibliothèque municipale de Brest et rédigés en 1904, probablement en vue d'une conférence sur le chef de file du

²⁸ Voir ci-dessous p.

²⁹ Voir ci-dessous p.

³⁰ Plessis avait perdu son fils Ludovic en 1916, lors de la Première Guerre mondiale, et sa fille Marguerite en 1932. Après sa mort en 1942 et celle de sa femme en 1961, ses papiers revinrent à ses trois enfants, Michel (1892-1982), prêtre et sans enfant, Charlotte (1895-1977), elle aussi sans descendance et qui confia toutes les archives qu'elle détenait à Jean-Pierre Dupouy, et Édouard (1890-1974), qui eut deux filles.

Parnasse. Plessis y multiplie les aperçus originaux : il voit en Leconte de Lisle un poète profondément élégiaque ; il souligne le caractère essentiellement moderne d'une œuvre qui pourtant fuit l'évocation du présent pour se réfugier dans celle du passé ; il défend la valeur littéraire des traductions de Leconte de Lisle, malgré leurs contresens ; et il devine, sous la fascination du poète pour les formes éternellement changeantes de l'univers, une nostalgie de la permanence. Son analyse de l'attitude de Leconte de Lisle à l'égard du christianisme est perspicace ; le poète athée lui semble avoir gardé l'ascétisme de la pensée chrétienne malgré sa perte de la foi : « Certains côtés du christianisme lui plaisaient, la pureté morale et l'austérité : Leconte de Lisle est un poète chaste. » Il ajoute que « Leconte de Lisle a plutôt de l'effroi que de la haine pour le christianisme », « le Grec surtout ayant horreur de l'infini et de l'éternel ». Plusieurs feuillets contiennent un commentaire du poème « Bhagavat », dont Plessis compare le lyrisme à celui de *L'Amérique* de Chénier : cette observation nous a permis de retrouver dans ce poème la source des vers 197 et 198 du poème de Leconte de Lisle³¹.

Tous ces documents inédits, qui éclairent les rapports de Frédéric Plessis avec le Parnasse et avec les Parnassiens, témoignent de la mine de renseignements que constituent ses archives. À cet égard, nous tenons à exprimer nos plus vifs remerciements à M^{mes} Bénédicte Jarry et Anaïs Kerléo, responsables de la bibliothèque d'étude de Brest, pour l'aide dévouée et efficace qu'elles nous ont apportée dans nos recherches sur le fonds Plessis. Notre gratitude s'adresse également à M^{me} Frédérique Ragon, petite-fille de Frédéric Plessis, ainsi qu'à nos collègues et amis Jean-Pierre Dupouy, petit-fils d'Auguste Dupouy, et Jean de Palacio pour les pièces de leurs collections qu'ils nous ont permis de reproduire dans ce volume. Grâce au concours de la bibliothèque d'étude de Brest et du musée Emmanuel Lansyer de Loches, nous avons pu ajouter un cahier iconographique de seize illustrations ; M^{me} Véronique Lourme, animatrice de l'architecture et du patrimoine de Loches, et M. François Lauginie, photographe à Orléans, nous ont aussi beaucoup aidé pour la constitution de ce cahier.

En nous signalant les fonds de correspondances qu'ils avaient repérés à Paris et à Athènes, nos collègues et amis Jean Balcou et Michael Pakenham nous ont permis de retrouver cent vingt lettres inédites de Plessis à Anatole France, qui compléteront la série de documents présentés dans ce volume ; nous en préparons avec Maëlle Venneuguès la publication aux Éditions Honoré Champion, dans la collection Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux. Aussi utiles à l'histoire littéraire de la Troisième République qu'à la connaissance de la vie et de l'œuvre de Plessis, ces lettres mettront

³¹ Voir ci-dessous, p. , n. 31.

également en lumière des aspects méconnus de la personnalité d'Anatole France, notamment son rôle de mentor à l'égard du jeune écrivain brestois, qui le remercie, dans un poème inédit, de l'avoir aidé à vaincre son désespoir amoureux :

À Anatole France

Je ne suis soulagé de ma triste pensée
Que s'il plaît à mon cœur de saigner à son tour.
Tel, en ces jours récents où j'eus l'âme oppressée
Du rêve sans sommeil d'un douloureux amour.

Seul entre tant d'amis, durant ces jours sévères,
Ô frère ! avec douceur vous m'avez pris la main,
Car seul vous méditez les lois et les mystères
Du monde en mouvement qui fait le cœur humain.

Et devinant mes pleurs, et de quelle tendresse
Se nourrissait l'amour qui leur parut banal,
Seul vous avez surpris l'adieu de ma jeunesse[,]
Le dernier trait mortel, l'irréparable mal.

Dites-le, n'est-ce pas, ô Poète sensible !
Cet amour ignora les [*en surcharge de le*] [soleil *biffé*] ardeurs du désir,
Plante au mystique sol, à la fleur impossible
Qui refuse d'éclore et n'eut pas à mourir !

Et moi je leur dirai combien la main fut tendre
Qui, pour le relever[,] touchant mon front ployé,
M'entraîna vers la vie, et me força d'entendre
Le blâme sans détour d'une grave [*en surcharge de sage*] amitié³².

³² Bibliothèque municipale de Brest, fonds Frédéric Plessis, ms. F PLE 8-238, entre f. 56 et f. 57. Le manuscrit autographe de ce poème, différent de celui qui porte le même titre dans *La Lampe d'argile*, est reproduit dans le cahier iconographique ci-joint (voir illustration n° V).